

Définition : qu'est-ce que la société ?

L'homme est par essence un être social, et le milieu dans lequel il évolue, c'est la société. Il est pourtant habituel de distinguer aujourd'hui les hommes et les femmes de la *société civile* par opposition à ceux qui forment la *société politique*. Déjà, au ^{xvii}e siècle Bossuet définissait la société civile comme « la société d'hommes unis ensemble sous le même gouvernement et sous les mêmes lois ». Aujourd'hui cette expression désigne une réalité plus active, à savoir l'ensemble des citoyens, en tant qu'ils constituent une force d'initiative et d'action, par opposition à la « société politique », institutionnalisée dans les formes du pouvoir et dans son organisation bureaucratique. C'est pourquoi les « personnalités de la société civile » qui sont parfois entrées au gouvernement ont été qualifiées de telles parce qu'elles n'étaient pas des politiciens professionnels, issus de l'ENA ou de toute autre formation technocratique.

Dans ce chapitre, nous aborderons les thèmes qui font problème dans la société, et intéressent en premier lieu la sociologie. Il y a d'abord **la famille**, qui est l'élément de base de la société, (et non pas l'individu pris isolément). Celle-ci traverse une crise majeure, notamment en France, crise qui détermine en grande partie le destin psychologique futur de l'individu. Cette crise participe à l'élaboration des valeurs qu'une société se donne ou qui la conditionne, et parmi elles celles de **l'individualisme**. Enfin il nous faut évoquer le problème de **l'exclusion sociale**, phénomène d'apparence paradoxale puisque la société se révèle capable de produire en son sein des individus qui échappent à tous les canaux de la socialisation.

Plan de la journée

1. La famille
2. L'individualisme
3. L'exclusion sociale

I. La famille

► Cours

« Familles! Je vous hais! Foyers clos; portes refermées; possession jalouses du bonheur », écrivait André Gide dans *Les Nourritures terrestres* (1895). Cette citation célèbre nous rappelle que toute une tradition romanesque nous dépeint la famille comme un milieu étouffant, chargé de lourds secrets, et parfois très conflictuel, comme dans le *Vipère au poing* d'Hervé Bazin (1948).

Le modèle bourgeois

Pourtant, au XIX^e siècle, la famille était devenue en France l'objet d'une *doctrine* ou d'une idéologie, en ce sens qu'elle était devenue une valeur-refuge, comme l'attestera au siècle suivant le fait qu'on la mentionne alors sur la devise de l'État français : « Travail, famille, patrie ». Ce phénomène s'inscrivait dans la formation de ce que les sociologues ont appelé le *modèle bourgeois* de la famille, lequel devint la norme dominante. Les rôles masculins et féminins y étaient nettement différenciés, et l'autorité paternelle régnait en maître.

Le malthusianisme

Le grand débat sur la famille qui agite alors le XIX^e siècle tourne autour des thèses qui forment le *malthusianisme*, du nom de l'économiste anglais Malthus (1796-1875). Selon ce dernier, c'est l'inégalité entre l'accroissement des subsistances et celle de la démographie qui est la cause de tous les maux de la société. La bourgeoisie adopte elle-même majoritairement cette thèse, et stigmatise le rôle néfaste, dans les couches populaires de la société, des familles nombreuses. En outre on place sur le même plan l'alcoolisme, la prolifération de la syphilis, les enfants non désirés et les familles désunies, maux qui justifient à ses yeux une intervention thérapeutique ou une assistance de l'État. On prône par conséquent, comme Malthus, un contrôle et une limitation sévères des naissances. En opposition à la bourgeoisie, les classes populaires apparaissent comme celles fournissant le plus de familles nombreuses. Du reste le terme de « prolétariat » utilisé par Marx pour les désigner, signifie étymologiquement « ceux qui ont beaucoup d'enfants » (latin *proles* : descendance, lignée). À la fin du XIX^e siècle pourtant, on assiste à un étonnant renversement de

tendance des comportements familiaux : la bourgeoisie devient populationniste, et les classes populaires malthusianistes. Sous l'influence de mouvements politiques et de ses intérêts colonialistes, la bourgeoisie veut désormais travailler à la renaissance de l'esprit familial, et les associations qui militent en ce sens fleurissent alors : « Alliance nationale », « École des parents », « Ligue des mères de familles nombreuses », etc. La visite médicale prénuptiale est rendue obligatoire en 1942, la fête des mères est instituée à la même époque, sous Vichy.

La famille comme unité de consommation

Mais pendant la première moitié du xx^e siècle, le statut de la famille s'est considérablement modifié. Traditionnellement, celle-ci s'appuyait sur la propriété (des terres, de l'artisanat, de l'industrie, etc.), qu'elle avait pour mission de développer et de transmettre à l'intérieur de la lignée. La famille s'identifiait alors à la propriété qu'elle possédait. Or avec le développement du capitalisme, et le regroupement des moyens de production qu'il implique, la famille a perdu sa fonction économique. Elle est devenue non plus une unité de production mais une *unité de consommation*. En outre, la qualité relationnelle des rapports entre conjoints (et non plus les intérêts économiques liés aux problèmes de succession) est devenue centrale dans la vie familiale. Ce sont désormais les sentiments qui vont cimenter les couples, mais aussi en fragiliser la stabilité, à partir des années cinquante.

La crise de la famille

Or la famille s'est beaucoup transformée depuis la Seconde Guerre mondiale, sous l'effet des changements démographiques, économiques mais aussi de l'évolution des valeurs. La société y a répondu par des transformations du droit et des politiques familiales. De la famille refuge de 1945, respectée de tous, aidée par l'État, à la famille dont les femmes et les jeunes cherchent à s'évader à la fin des années soixante jusqu'au PACS en 1999, l'évolution de la famille a été constante. De fait, nous serions entrés dans l'ère de la « crise de la famille », initiée par la période 1965-1975, qui apparaît comme celle de la grande cassure.

Durant cette période, on assiste à l'évolution des idées sur le mariage, sur la sexualité, sur les rapports parents-enfants ; les femmes obtiennent le droit à la contraception, à l'avortement et la reconnaissance de l'autorité parentale en lieu et place de l'autorité paternelle. Les lois s'adaptent à la transformation de la famille, et à sa nouvelle idéologie hédoniste,

celle d'être cette combinaison de liberté, de désir et d'amour qui promet à chacun une famille selon son cœur. Mais quel est le prix à payer de cette évolution ? En réalité, la famille semble éclater de toutes parts, en raison du nombre très élevé de divorces aujourd'hui. Il était d'environ 40 000 en 1970. Or depuis 15 ans on compte environ 110 000 divorces chaque année. Les conséquences psychologiques de cet état de fait sont nombreuses : perturbation des repères chez des enfants privés du schéma traditionnel du père et de la mère. Détresse des mères qui élèvent seules leurs enfants, détresse des pères qui se sentent souvent lésés par les tribunaux, lesquels leur attribuent de moins en moins la garde des enfants.

Les perspectives

Pour beaucoup d'observateurs, c'est l'action du politique qui peut impulser une « sortie de crise ». Jusqu'à présent les juristes ont considéré la famille comme une institution dont le droit définit la composition et les fonctions. Or, pour restaurer le rôle de la famille comme lieu d'intégration, certains préconisent de redonner toute leur importance aux liens génétiques comme fondements de la parenté. La famille étant une instance d'intégration fondamentale et un bon rempart contre l'exclusion, une politique volontariste en ce domaine doit s'efforcer de privilégier le mariage contre l'union libre, ou ses avatars comme le PACS (pacte civil de solidarité), voté en 1999. Mais ce combat va à contre-courant des nouvelles configurations de la vie de couple, et s'oppose en particulier au combat mené par les couples homosexuels pour adopter des enfants et accéder au régime matrimonial.

► Résumé d'ouvrage

Roman

Hervé Bazin, *Vipère au poing*, 1948

Vipère au poing est un roman largement autobiographique, dans laquelle la vie familiale est décrite sous quelques-uns de ses aspects les plus terribles. Le livre décrit l'enfance et l'adolescence du narrateur, Jean Rezeau, surnommé *Brasse-Bouillon*. Celui-ci décrit ses rapports conflictuels avec sa mère, dite *Folcoche*, une véritable marâtre. L'ensemble du roman est

un huis clos étouffant entre cette mère indigne, ses trois enfants martyrisés (Ferdinand, l'aîné, Jean et Marcel), et le père démissionnaire.

→ L'histoire

En 1922, les deux frères Jean et Ferdinand sont élevés par leur grand-mère paternelle dans le château familial de la Belle-Angerie, près d'Angers. Mais le décès de cette dernière oblige leurs parents, Jacques et Paule Rezeau, à quitter la Chine (où le père est juge) pour revenir s'occuper de leurs enfants. Arrivée au château, la famille annonce au personnel un emploi du temps spartiate, avec messe dans la chapelle privée du château, dès 5 h 30. Paule, la mère, annonce ses propres directives : les enfants n'auront plus le droit au café au lait le matin, mais à la soupe ; ils auront les cheveux tondus par mesure d'hygiène, et par mesure de sécurité elle enlève édredons et coussins de leur chambre. En peu de temps les enfants sont affamés, constamment sujets à des brimades de la part de leur mère, sous l'œil de leur père qui semble préférer ne rien voir pour ne pas entrer en conflit avec sa femme. La tension devient telle que ses fils décident de tuer leur mère. La première tentative (verser un médicament dans le verre de Folcoche) est un échec. La seconde tentative échoue à son tour (la faire tomber d'une barque pour qu'elle se noie). Persuadée que Jean a voulu la tuer, la mère exige qu'il soit fouetté. Jean s'enfuit alors à Paris chez ses grands-parents maternels qui le ramènent à sa mère. Ulcérée, Folcoche espère envoyer son fils en maison de correction, en cachant une grosse somme d'argent dans sa chambre, afin de le faire accuser de vol. Mais celui-ci l'épie, et avant même qu'elle ne donne l'alerte pour ce vol, il lui rapporte les billets. Pour la première fois il n'a plus peur d'elle. Menacée par son fils de révéler cette affaire à tous, Folcoche ne peut qu'accepter ce que celui-ci exige : quitter la maison pour devenir interne au collège. Jean a enfin gagné, il a étranglé la vipère.

→ Problématiques concernées

La référence à ce roman permet d'illustrer toutes les analyses qui interrogent le caractère conflictuel et étouffant de la famille, laquelle peut devenir le lieu d'une violence d'autant plus terrible qu'elle émane de parents indignes. Loin d'être cette sphère propice à l'épanouissement et à la construction de la personnalité de l'enfant, elle est décrite ici comme terrain ouvert au sadisme de la mère et à la lâcheté du père.

► Exemples de sujets

- La crise de la famille dans les sociétés occidentales contemporaines.
- « On s'étudie trois semaines, on s'aime trois mois, on se dispute trois ans, on se tolère trente ans, et les enfants recommencent ». Commentez cette phrase d'Hippolyte Taine (1828-1893).
- Pouvons-nous échapper aujourd'hui à une redéfinition de la famille ?

► Ouvrages récents sur la question

- François de Singly, *Sociologie de la famille contemporaine*, Nathan Université, 1993.
- Évelyne Sullerot, *La Crise de la famille*, Hachette Littérature, coll. « Pluriel », 2000.
- Irène Thèry (dir.), *Recomposer une famille, des rôles et des sentiments*, Textuel, 2001.

2. L'individualisme

► Cours

On appelle *individualisme* l'attitude d'esprit favorisant l'initiative et la réflexion individuelles, ainsi que le goût de l'indépendance. Dans ce sens, le mot possède des résonances contradictoires : il est assimilé par les uns à un comportement égoïste, anti-solidaire, centré sur les plaisirs individuels de la personne ; pour les autres, il s'agit d'une attitude propre à des esprits libres, qui ne se plient pas aux normes suivies par la masse, et à ce qu'on appelle le « grégarisme » social.

L'insociable sociabilité

Il faut toutefois attendre le XVIII^e siècle pour trouver un premier essai de théorisation de l'individualisme avec la célèbre analyse du philosophe allemand Kant développée dans *La Philosophie de l'Histoire* (1784). Kant y soutient que l'homme est un être contradictoire d'abord soumis à un « penchant » qu'il définit comme une tendance naturelle de chaque individu vivant en société à vouloir se détacher des autres, en recherchant uniquement la satisfaction de son intérêt privé. Cette tendance à s'isoler, Kant la nomme *insociabilité*. À bien des égards on peut considérer ce concept comme une préfiguration de ce que notre modernité appellera « individualisme ». Toutefois Kant admet qu'il existe aussi un autre penchant humain, antagoniste du premier et coexistant avec lui : le penchant humain à s'associer avec d'autres. Les hommes sentent en effet que c'est dans l'union avec autrui qu'ils peuvent davantage développer leurs dispositions naturelles, et, en particulier grâce à la division du travail, favoriser dans l'État toutes les activités qui les épanouiront. Ce second principe, la *sociabilité*, vient contrebalancer les effets du premier et nous offre une vision *dynamique* de la vie sociale, au sens où elle devient le produit, en l'homme, de forces contradictoires, celles de « l'insociable sociabilité » humaine.

L'idéologie anarchiste

C'est toutefois le courant anarchiste qui développera véritablement, au XIX^e siècle, le thème militant d'un individualisme à outrance. Le théoricien allemand Max Stirner en incarne probablement l'orientation la plus radicale. Dans son ouvrage *L'Unique et sa propriété* (1844), il érige l'*ego*,

c'est-à-dire le moi individuel, en valeur cardinale et suprême : « Je suis et je reste, pour Moi, plus que l'État, l'Église, Dieu ». Le vrai culte doit être celui de l'individu, le culte du *Moi*, qui sera complet uniquement quand les entités oppressives de l'Humanité, la Nationalité, l'État, la Loi, auront fait place à la réalité unique, celle du *moi*.

L'individualisme contemporain

L'individualisme dont nous parlent les sociologues de la fin du xx^e siècle est d'une autre nature que celui – politique et radical – du mouvement anarchiste. L'effondrement des sociétés communistes, au début des années quatre-vingt-dix, a renforcé ce mouvement qui marque la volonté de rompre avec toutes les formes de totalitarisme et d'idéologies collectives. Perte du sens politique, crise de la citoyenneté, crise de la famille, affaiblissement de la religion marquent cette période, où tout ce qui peut produire des valeurs semble se dissoudre. Il n'y a plus de valeur-refuge, sinon celle que constitue la préoccupation de son *Moi*, pour un individu qui souffre d'un déficit de communication, alors même que les médias n'ont jamais été aussi puissants ni aussi présents.

Gilles Lipovetsky a tenté d'analyser dans *L'ère du vide* (1983), les contours de ce « nouvel individualisme », celui des années quatre-vingt. Il écrit : « *Obsédé par lui seul, à l'affût de son accomplissement personnel et de son équilibre, l'individu fait obstacle aux discours de mobilisation de masse. Les appels au risque et à l'aventure politique restent sans échos* ».

L'affaiblissement des liens sociaux

L'individualisme « forcé » que constitue la solitude subie par un nombre croissant de personnes au sein de nos sociétés modernes de plus en plus anonymes, est l'un des autres aspects de la question. Les statistiques nous apprennent ainsi que le pourcentage d'hommes ou de femmes vivants seuls est passé de 6,4 en 1968 à 12,2 en 2000. Les liens sociaux se sont distendus, au sein même de la structure de base de la sociabilité humaine, la famille. Ce phénomène touche aussi de nombreuses personnes âgées, laissées à l'abandon, comme nous l'a montré la canicule de l'été 2003, où plus de 15 000 d'entre elles sont mortes, parfois dans l'isolement le plus total. Les « repas de quartier » organisés une fois l'an à Paris, pour que les habitants d'une cité se parlent enfin, paraissent à ce titre louables mais bien dérisoires. Dans la logique moderne du repli sur soi, du *cocooning*, l'autre devient une figure problématique. Nous ne savons plus nous accomplir contre l'autre, et pas davantage à travers lui. À la place de cet